Zeitschrift: Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

Herausgeber: Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

Band: 38 (2000)

Artikel: Faims de monde : figures de la nouveauté dans la sotie

Autor: Romagnoli, Patrizia

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-266999

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

FAIMS DE MONDE

FIGURES DE LA NOUVEAUTÉ DANS LA SOTIE

But thought's the slave of life, and life time's fool;
And time, that takes survey of all the world,
Must have a stop[1].

Produit d'un théâtre profane en plein essor, apparentée aux farces et aux moralités, la sotie s'épanouit en France entre 1450 et 1550, à cheval entre Moyen Age et Renaissance. Dans ce genre aux limites floues, instable et hétérogène, pris dans l'entrelacement d'une époque qui s'imagine à son terme et d'une autre qui se pense comme une seconde naissance, quel rôle joue la notion de *nouveauté*? De quelle valeur est investie la tension entre passé et présent? Quelles représentations du Temps y sont impliquées? C'est à ces questions que l'on veut tenter d'apporter ici une brève réponse, en esquissant une analyse des figures de l'ancien et du nouveau dans quelques-unes des soties où le présent et ses potentialités d'avenir se trouvent jugés à l'aune des valeurs établies.

«GENS NOUVEAULX»

Quand on dresse l'inventaire des noms attribués aux sots dans les soties, en écartant les cas, très nombreux, où on leur assigne tout simplement un numéro d'entrée en scène – qu'ils soient ou non les «suppôts» du chef des sots (Bazoche, Prince, Principal, Mère Sotte...) – on

---

1 William Shakespeare, *Henry IV* (1597-98), première partie, acte V, scène 4. «Mais la pensée est l'esclave de la vie, et la vie est la marotte du Temps, et le Temps, qui domine tout l'univers, doit lui-même s'arrêter» (trad. de François-Victor Hugo, in Shakespeare, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, «Pléiade», 1959, t. I, p. 671).

découvre une suite de sobriquets plus ou moins dégradants ou grotesques: Teste Verte, Fine Myne, Malostru, Croquepie, Estourdi, etc. Mais il arrive aussi que les sots se réunissent sous le nom d'un statut social ou d'une «profession» plus ou moins fantaisiste[2]. C'est dans cette catégorie que l'on rencontre les «gens nouveaulx».

Les protagonistes eux-mêmes de la *Farce nouvelle moralisee des gens nouveaulx qui mengent le monde et le logent de mal en pire* nous instruisent sur la nature de leur «nouveauté»:

> Qui de nous se veult enquerir,
> Pas ne fault que trop se demente;
> Nostre renom peult on querir,
> Com verrez, a l'heure presente.
> Des anciens ne vient la sente,
> Combien q'ils fussent fort loyaulx.
> Chascun a part soy se regente;
> Somme, nous sommes gens nouveaulx[3].

Cyniques enfants de l'«heure presente», les «gens nouveaulx» revendiquent le privilège d'une nouveauté absolue et ne reconnaissent aucune dette envers leurs pères.

Si l'on ne trouve pas d'autre pièce qui désigne dans son titre des sots/«gens nouveaulx», deux autres personnages: les «galants»[4] et les «gorriers»[5] (qui remplacent parfois les «sots»[6]) se comportent de

---

2 On peut penser aux «astrologues» et aux «chroniqueurs» (Emile Picot, *Recueil général des sotties*, 3 vol., Paris, Firmin-Didot, «SATF, 47», 1902-1912; New York-London, Johnson Reprints, 1968, t. I, VII, pp. 195-231, et t. II, XIII, pp. 199-244; dorénavant *RGS*), mais aussi aux «rapporteurs», aux «coppieurs» et aux «lardeurs» (Eugénie Droz, *Recueil Trepperel*, Paris, Droz, «Bibl. de la Soc. des Historiens du Théâtre», 1935; Genève, Slatkine Reprints, 1974, t. I (*Les sotties*), IV, pp. 53-72, et VIII, pp. 147-183; dorénavant *TREP*).

3 *RGS*, t. I, IV, vv. 1-8. La présentation que les personnages font d'eux-mêmes s'étend jusqu'au v. 32.

4 «Homme qui a de l'élégance, de la grâce, de l'habilité à plaire» (Godefroy, *Suppl.*, p. 680); mais aussi «sorte de brigands» (Godefroy, IV, p. 207). Jean-Claude Aubailly (*Le Monologue, le Dialogue et la Sottie. Essai sur quelques genres dramatiques de la fin du Moyen Age et du début du XVIe siècle*, Paris, Champion, «Bibliothèque du XVe siècle, XLI», 1975, p. 355) y voit le descendant des «compains de galle» auxquels Villon dédie sa *Ballade de bonne doctrine* (*Test.*, vv. 227-228). Mais «galant» renvoie aussi spécifiquement au théâtre, comme le témoigne, par exemple, la troupe des Gallans sans-soulcy de Rouen.

5 De «gorre», c'est-à-dire mode, élégance (Halina Lewicka, *La langue et le style du*

façon tout à fait similaire et semblent épouser la même philosophie de vie[7]. Si les « galants » affichent un goût trop marqué pour la « galle », la bonne vie, les « gorriers » renvoient à la nouveauté par le biais d'un soin excessif du vêtement, mais les deux sens et les deux emplois tendent à se superposer. Dans chaque cas, c'est un attachement excessif aux biens mondains, hors de tout scrupule moral, que ces termes désignent et dénoncent.

Les « gens nouveaulx », ou leurs équivalents, sont en fait l'une des classes sociales dont les sots peuvent revêtir l'apparence pour mieux en épingler les travers. Car s'il est vrai que *stultorum infinitus est*

---

théâtre comique français des XVe et XVIe siècles, 2 vol., Varsovie, PWN / Paris, Klincksieck, t. I (*La dérivation*), 1960, p. 14). Le terme apparaît pour la première fois dans la *Folie des gorriers*, datée de 1465 (*Ibid.*, p. 212). Cf. aussi : « Lors vindrent des gorriers nouveaulx » (*Sotye nouvelle des Croniqueurs* de Pierre Gringoire, *RGS*, t. II, XIII, v. 110). Folie conseille à ses victimes de s'habiller à la mode : « Pour sembler gorriers plus nouveaulx » (*Farce nouvelle nommée la Folie des Gorriers*, *RGS*, t. I, V, v. 246), et elle-même est désignée comme « gorriere » (*Ibid.*, v. 60). Peuple François qualifie Joyeuseté de la même manière dans la *Satyre* de Roger de Collerye (Sylvie Lécuyer, *Roger de Collerye, un héritier de Villon*, Paris, Champion, « Bibliothèque du XVe siècle, LVII », 1997, p. 162) ; et Bonne Compagnie est une « gorriere damoiselle » dans la *Condamnation de Banquet* de Nicolas de La Chesnaye (éd. de Jelle Koopmans et Paul Verhuick, Genève, Droz, « TLF, 395 », 1991, p. 71).

6 « Galant », après « sot », comme le remarque J.-C. Aubailly (*op. cit.*, p. 351), est le terme le plus utilisé (8 pièces) pour désigner les fous des soties, et il apparaît surtout dans les pièces (fin XVe siècle et début du XVIe) rassemblées par E. Picot, tandis que « sot » prédomine dans le *Recueil Trepperel* daté par E. Droz de la seconde moitié du XVe siècle.

7 Dans la *Farce joyeuse a cinq personnages, c'est a sçavoir : troys Galans, le Monde qu'on faict paistre et Ordre* (*RGS*, t. I, II, pp. 11-46), qui reproduit le schéma de notre pièce, les galants veulent bien manger Monde, comme lui-même le révèle à Ordre : « Se sont trois povres engelés / Qui me veulent manger toult cru » (*Ibid.*, vv. 362-63). Voir aussi : *Farce nouvelle nommée la Folie des gorriers* (*op. cit.*, pp. 137-175) ; *Farce nouvelle tresbonne de Folle Bobance* (*RGS*, t. I, IX, pp. 235-270) ; *Farce de Mestier, Marchandise, le Berger, le Temps et les Gens* et *Farce nouvelle de Marchandise et Mestier, Pou d'Acquest, le Temps qui court et Grosse Despense* (in Edouard Fournier, *Le Théâtre français avant la Renaissance*, Paris, Laplace, Sanchez [1873]). Pour des galants mauvais farceurs voir : *Troys Galants et Phlipot* (*RGS*, t. III, pp. 169-204). Les jeunes « Enfants de maintenant » sont « Vestuz comme gallans » (*Moralité des Enfants de Maintenant*, in Anatole de Montaiglon et Emmanuel Viollet Le Duc, *Ancien théâtre françois*, 10 vol., Paris, P. Jeannet, « Bibliothèque elzévirienne », 1854-57, t. III, p. 179).

numerus[8] (et il faut lire dans ce nombre qui tend inévitablement à s'accroître la menace d'une fécondité perpétuelle et indomptable de la Folie), rien n'empêche qu'une sotie découpe, dans cette multitude, des catégories spécifiques. La pièce devient alors le lieu d'une critique des classes considérées les plus agressives ou impopulaires (avocats, médecins, gendarmes, moines...), quand la satire n'est pas *ad personam*, énoncée dans un langage à demi obscur qui ajoute au plaisir de la dénonciation particulière celui d'une énigme qui se dévoile[9]. Chacun de ces individus ou catégories pouvant d'ailleurs être chargés d'une nouveauté infamante: ce sont les «avocats de maintenant»[10], les «nouveaux marechaux»[11] qui se voient ainsi condamnés.

Lorsque une seule pièce réunit cette société dans son entier, comme la célèbre *Sotise a huit personnaiges* d'André de La Vigne, somme idéale de toutes les nouveautés disparates qu'on a tour à tour rencontrées, tout un nouveau monde s'en trouve construit. Mais ce monde, voulu et orchestré par Abus, s'écroulera de lui-même à cause de l'ineptie de ses constructeurs[12]. Individuelle ou collective, on le voit, la nouveauté est l'objet d'une disqualification massive: aveugle et stérile, elle se perd, avec obstination, dans des inventions sans lendemain et des constructions précaires; elle prétend usurper la place des valeurs anciennes dont elle bafoue l'héritage; elle veut tout avoir, mais pour le dissiper au plus vite, de manière à ne rien laisser derrière elle. Bref, tout comme les «gens nouveaulx», ses prosélites, elle veut

---

8 *Ecclésiaste*, 1.15; passage très connu au point d'être un lieu commun. Erasme le reprend dans son *Eloge de la folie*. Voir aussi ces vers du *Sermon joyeux de tous les fous*: «Or ça, *pro secunda parte*, / Je trouve *de quantitate* / Que *Numeros stultorum est infinitus;* / A sçavoir mon, si tout arismeticque / Sçauroit nombrer le sexe follatique. / Je dictz que non: il est inestimable: / La quantité des folz est inenarrable. / La raison: car par tout le monde / Follie plus que science abonde» (in Jelle Koopmans, *Recueil des sermons joyeux*, Genève, Droz, 1988, «TLF, 362», p. 275-276). C'est aussi la devise de l'infanterie dijonnaise.

9 Voir par exemple: *Sottie nouvelle de l'astrologue* (*RGS*, t. I, VII, pp. 195-231), *Sottie contre le Pape Jules II* de Pierre Gringoire (*RGS*, t. II, XII, pp. 105-173).

10 *Sottie des rapporteurs* (*TREP*, IV, v. 208; le sens est ironique).

11 *Sotye nouvelle des Croniqueurs* de Pierre Gringoire (*op. cit.*, vv. 270-273). Cf. aussi: «Maintenant que gens de pratique / Sont larrons» (*Satyre* de Roger de Collerye, *op. cit.*, vv. 210-11).

12 *RGS*, t. II, X, pp. 1-104.

manger le monde.

Une morale régit la condamnation de cette nouveauté abusive et insatiable. C'est elle qui, dans la *Sotise* d'André de La Vigne, commande l'écroulement du déplorable monde que ses bâtisseurs – « Sot dissolu » (prêtre), « Sot glorieux » (noble), « Sot corrompu » (avocat), « Sot trompeur » (marchand), « Sot ignorant » (peuple) et « Sotte folle » (femme) – à la fois construisent et détruisent par leur accumulation de vices. C'est elle qui, sous l'identité d'Ordre, empêche les sots de subjuguer un Monde vieux et las[13]. Même si cette condamnation n'est qu'un exorcisme destiné à ne durer que le temps d'une représentation, le siècle donnant par ailleurs l'exemple d'abus « triomphants »[14].

LE «MORS» DU SOT

Mais ce n'est pas dans la satire, vieille comme le monde qu'elle stigmatise, qu'on trouvera la contribution la plus originale de la sotie à la critique du temps présent. La dénonciation de la nouveauté y entraîne, en fait, une nouveauté de la dénonciation dont le personnage du sot est, paradoxalement, à la fois le sujet et l'objet.

Quand un sot monte sur scène, avant la nouveauté ou tout autre attribut, c'est la Folie du monde qui se montre à travers lui. Son costume – qui constitue un réseau de signes surdéterminés, capables de dire eux-mêmes la folie[15] –, plus qu'un habit, est une vraie « peau », une fidèle expression de l'essence de celui qui le porte. Le sot peut

---

13 C'est ce qui se passe dans les *Troys Galans, le Monde qu'on faict paistre et Ordre* (*op. cit*), tandis que, dans *Les gens nouveaulx* (*op. cit.*), Monde demeure où ses assaillants l'ont mis, c'est-à-dire « en pire ».

14 Nous faisons référence au titre de la *Sottie des sots triumphans qui trompent chascun* (*TREP*, III, pp. 29-52). Voir aussi la [Sottie du Monde, jouée le dimanche après les Bordes, à Genève en 1524] (*RGS*, t. II, XVII, pp. 322-346). La seule façon pour les sots de ravoir Bon Temps et de guérir le Monde est d'être « bavards, menteurs, ruffiens, rapporteurs, flatteurs et meschants gentz » (*Ibid.*, vv. 283-285).

15 « Le bonnet qui colle à la tête, à oreilles d'âne ou à tête de coq, les grelots dispersés sur le costume, le sceptre, les couleurs criardes et désaccordées sur son habit, tous ces indices sont communs à l'époque pour symboliser la sottise, le manque de savoir, la sensualité, la luxure, l'animalité, l'aveuglement et l'orgueil » (Claude Blum, « La folie et la mort dans l'imaginaire collectif du moyen âge et du début de la Renaissance (XIIe et XVIe siècle). Positions du problème », in H. Braet,

revêtir à l'envi d'autres identités sans que sa nature n'en soit jamais modifiée. Au reste, il est condamné à demeurer égal à lui-même. Vivant épilogue d'une histoire vieille comme le monde, tout est déjà joué pour le sot: ses actions ne nouent jamais véritablement une histoire. Il incarne plutôt lui-même le résultat d'un récit achevé de longue date, celui de la Chute: une tragédie, ou plutôt *la* tragédie, qu'il ne fait que rejouer tant que le monde dure. Car le sot est bien l'incarnation de la Folie du monde qu'il ne cesse de rappeler, et qui finit toujours par se montrer sur scène et tout emporter avec elle, la nouveauté y comprise[16].

Puisque toute sotie met en acte l'apparition de la Folie, ce qui prime, ce n'est donc pas que la nouveauté, pour avoir été attribuée au sot, soit flétrie, mais qu'elle soit «vue» et «démasquée» devant les yeux de tous comme un attribut de Folie. Adversaire de taille, on lui fait un procès et on conjure son pouvoir subversif en la reconduisant à l'intérieur d'un ordre éternel où elle trouve sa place, elle qui, par définition, n'en a pas, dans la mesure, précisément, où elle est absolument *neuve*. Une fois que le sot l'aura revêtue, le tour est joué: elle s'est faite «vieille» comme le sot qui la traîne sur scène. L'irréductible singularité de l'instant présent est devenue un «maintenant de toujours».

Si on voulait saisir la position du sot par rapport à l'écoulement du

---

W. Verbeke (éds.), *Death in the Middle Ages*, Leuven, Leuven Univ. Press, «Mediaevalia Lovaniensia. Series 1, Studia; 9», 1983, p. 275). Voir aussi Joël Lefebvre, *Les fols et la folie. Etude sur les genres comiques et la création littéraire en Allemagne pendant la Renaissance*, Paris, Klincksieck, 1968, p. 136. Pour le costume du fou: Barbara Swain, *Fools and Folly during the Middle Ages and the Renaissance*, New York, Columbia Univ. Press, 1932, pp. 46, 62-68, 85-90; Pierre Sandron, «Deux emplois du théâtre médiéval: le sot et le Galant», *Revue d'Histoire du Théâtre*, X, 1958, pp. 35-39; Ida Nelson, *La sottie sans souci: Essai d'interprétation homosexuelle*, Paris, Champion, «Bibliothèque du XVe siècle, XXXIX», 1977, pp. 20-31; Olga Anna Dull, *Folie et rhétorique dans la sottie*, Genève, Droz, «Publications romanes et françaises, 210», 1994, pp. 191-196.

16 Voilà pourquoi on s'arrange toujours pour que le sot «travesti» se démasque ou soit démasqué, plus ou moins violemment. Voir, par exemple: *Les sotz triumphans* (*op. cit.*); *Sottie nouvelle a six personnaiges du Roy des sotz* (*RGS*, t. III, XXVII, pp. 205-231); *Farce nouvelle et fort joyeuse a trois personnages, c'est à savoir: le Prince, le Premier sot, le Second sot* (Gustave Cohen, *Recueil des farces françaises inédites du XVe siècle*, Cambridge (Mass.), «The Medieval Academy of America, 47», 1949; Genève, Slatkine Reprints, 1974, I, vv. 20-21; [*Recueil de Florence*], dorénavant *FLO*).

temps, on pourrait plutôt dire de lui qu'il est par définition «hors saison», en *décalage*, comme l'affirme le locuteur du *Sermon joyeux de tous les fous*:

> Quomod nix in estate et pluvia in messe, Sic indecens est stulto gloria[17].

Tout comme son comportement, le succès du *stultus*[18] – celui qui ne reconnaît pas Dieu – est «indécent», et ses mots sont forcément *déplacés*, puisqu'il n'est jamais «à sa place». Sa fortune doit être interprétée comme un signe du désordre du monde, un avant-goût de la Fin.

Quand il joue le rôle de la folle nouveauté, le sot est bien un être diabolique, une image du Péché, mais il se peut également qu'il s'engage dans un discours de *condamnation* explicite de la nouveauté[19], comme il le fait pour d'autres aspects du monde contemporain. Cette posture énonciative est rendue possible uniquement parce que le sot peut être porteur de vérité et de sagesse. C'est le motif de la «folie de la croix» qui permet ce chassé-croisé: «le changement fondamental introduit par le Nouveau Testament [...] est que la folie, figure créatrice de son contraire, peut devenir sagesse; le Christ, Fils de Dieu, s'annonce comme le 'fol' par excellence»[20]. Le sot est donc un sujet d'énonciation «double», habité comme il l'est par deux voix qui alter-

---

17 *Prov.* 26. 1. *Sermon joyeux de tous les fous* (*op. cit.*, p. 266). Le prédicateur enchaîne avec un portrait des «sotz tous plains de nouveaulté» (*Ibid.*, v. 68).

18 «The difference between 'stultus' and 'insipiens' is pointed out in Saint Augustine's (attributed) *Speculum peccatoris*, Migne, *Patrologia Latina*, XL, col. 992. 'Insipiens' simply does not realize that his true home is in heaven; 'stultus' realizes it but takes no pains to get there» (B. Swain, *op. cit.*, p. 195).

19 Les sots critiquent la «nouveauté» dans la *Farce des Esbahis* (*FLO*, III, pp. 21-25), la *Farce de Faulte d'Argent et de Bon Temps* (*FLO*, XLVII, pp. 379-389), la *Sottie des Sotz fourrez de malice* (*TREP*, V, pp. 73-94) et la *Sottie des Sotz triumphans* (*op. cit.*). Voir aussi l'*Epistre du Traverseur* (1545): «[...] sotz les gens de grand renom / Et des petitz jouent les grands follies / Sur eschauffaulx en parolles polies» (Jean Bouchet, *Epistres morales et familieres du Traverseur*, East Ardsley (England), S.R. Publishers / New York, Johnson Reprint / Paris-La Haye, Mouton, 1969, vol. 1, fol. 32). Les vers satiriques, dit plus haut le même texte, peuvent être «picquans voire jusques au sang» (*Ibid.*).

20 C. Blum (*op. cit.*, p. 264), qui renvoie à *Ire aux Cor.* 1. 25. Le «paradoxe du christianisme» est un thème en plein essor au XVe siècle et qui se développe depuis le mythe de l'«idiot» de la *docta ignorantia* de Nicolas de Cuse jusqu'à la farce de Marguerite de Navarre, *Trop, Prou, Peu, Moins*. On trouve ce thème aussi bien

nent en lui, et dont l'origine est contradictoire: la plénitude de la sagesse inspirée par Dieu chasse parfois du corps du sot le *flatus vocis* d'une Folie amoureuse de ce monde qui conduit à la mort. Ainsi, ses oreilles monstrueuses deviennent capables d'entendre le Verbe divin, et son aveuglement absolu se change en la vue la plus perçante. Le théâtre devient alors le lieu privilégié d'un regard qui surplombe et démasque: «Feste bleu, que de gens nouveaulx», s'exclament à plusieurs reprises le premier, le second et le tiers sots en regardant le public[21]; quand il n'est pas le point de départ d'un *pèlerinage* accusateur:

> Or alons pour voir la Desordre
> Qui se fait maintenant au monde[22].

Jamais le sot, ni le monde avec lui, ne pourraient se permettre de perdre cette paradoxale voix de la sagesse: l'existence du dernier des sots est la condition minimale, indispensable, pour que le monde puisse durer encore. Car, lorsque tout le monde est fou, la tête vide du sot reste le seul endroit où la sagesse du monde peut trouver refuge[23]. Quand il n'est pas l'organe aveugle de la faim d'une nouveauté dévoratrice, le sot se dresse pour dénoncer la folie du genre humain, pour que la fin des temps, qui ne cesse de s'annoncer dans les malheurs d'une époque tourmentée, puisse reculer. Bouc émissaire dérisoire et

---

dans les mystères que chez les écrivains comme Pierre Rivière (*La Nef des Folz du monde*, Paris, 1497) ou Jean Bouchet (*Les Regnars traversans les perilleuses voyes de folles fiances du monde*, Paris, 1503), chez des dramaturges, des poètes ou des philosophes. Voir aussi J. Lefebvre (*op. cit.*, pp. 20-21).

21 *Sottie des rapporteurs* (*op. cit.*, v. 41); le vers revient, identique, aux vv. 44 et 47. Ce sont ensuite des «sotz» et des «follastres» que les «morosophes» voient, entre autres, parmi le public (*Ibid.*, vv. 49-50). Dans la *Sottie des sots qui remettent en point Bon temps* (*TREP*, XII, pp. 255-282) les sots, qui étaient à une fenêtre, décident que, face à la gravité de la situation présente, le moment est venu de descendre sur la scène et de se mettre en action.

22 *Farce morale de troys Pelerins et Malice* (*RGS*, t. II, XVI, pp. 299-321); ce refrain intervient aux vv. 28-29 et 34-35. Aussi: «Pour voir la Desordre / Cent bras et jambes fault destordre» (*Ibid.*, vv. 31-32).

23 Il faut remarquer que Sagesse et Folie s'opposent sans jamais entrer en contact, comme la présence s'oppose à l'absence: «Un sage ne scet que fol est, / Le premier ne l'esprueve» (*Farce nouvelle et fort joyeuse a trois personnages*, *op. cit.*, vv. 20-21).

déridant, sorte de Christ renversé, le sot prend sur lui toute la folie des hommes en la gardant dans la marge où il est condamné à vivre pour toujours.

Voilà pourquoi, quand tout le monde est en proie à la déception, le sot est le seul qui soit encore capable de *s'esbahir*:

> Je m'esbahis, à bref parler,
> Où en fin l'en pourra aller,
> Et que le monde deviendra[24].

Les mêmes qui, dans d'autres pièces, s'adonnent à un éloge de la fête et du *carpe diem*, se font ici les porte-parole d'une vision chrétienne, eschatologique de l'existence. Ces sots qui se scandalisent face aux injustices inacceptables de la société, ne s'étonnent pas de la mort contre laquelle aucun remède n'existe. Trouble jailli d'un esprit satirique, l'ébahissement des sots est un sentiment mélangé, teinté de mélancolie:

> Moitié tristes, moitié joyeux,
> Non pas estonnez proprement,
> Mais ravis d'esbahissement
> Et de petites fantaisies[25].

D'autre figures du morosophe nous sont offertes dans les sotties: les chroniqueurs qui enregistrent et accablent les fautes des grands, l'astrologue qui les dénonce dans son jargon pseudo-oraculaire[26]. Cependant, à la différence des «gens nouveaulx», si la satire *mord*, elle ne veut pas dévorer pour autant. Elle se situe du côté de la norme et de l'ordre, et si elle fait un peu de mal, ce n'est que pour faire du bien – à condition, bien sûr, qu'on la croie:

> Mais critiquer la vie des hommes sans effleurer une seule personne nommément, je vous le demande: est-ce mordre ou n'est pas plutôt instruire et conseiller? [...] j'ai modéré mon style de telle façon que le lecteur intelligent comprendra sans peine que j'ai cherché à donner du plaisir plutôt qu'à mordre. [...] Après cela, s'il y a quelqu'un que ces

---

24 *Farce nouvelle des esbahis à quatre personnages* (*FLO*, III, vv. 29-31). Justice est la seule qui peut les «sortir de leur ébahissement» (Cf. vv. 36-41).

25 *Ibid.*, vv. 80-84.

26 Voir la *Sottie nouvelle de l'astrologue* (*op. cit.*).

raisons n'apaisent pas, qu'il se souvienne qu'il est beau d'être vitupéré par la Folie...[27].

Mais pour quel lendemain cette satire prépare-t-elle sa leçon? Comment se structure le temps des programmes et des projets dans les soties, tiraillés entre les valeurs éternelles et les leurres du présent?

LE DÉBUT DE LA FIN

Mises à part quelques pièces dont les circonstances de composition exigent qu'elles incorporent une louange du gouvernement du prince dont on veut s'attirer les faveurs (ou éviter la censure), on cherchera vainement dans les soties un éloge des temps présents en tant que tels. La préférence dont jouit une périphrase telle que «Temps qui court» pour désigner le présent – dénomination fréquente qui n'est d'ailleurs pas limitée aux soties – indique à elle seule une instabilité redoutée:

Au temps qui court n'y a fiance:
Maintenant joye et demain pleur[28].

Ou encore:

TESTE VERTE
Le Temps Chacun fait et deffait.

FINE MYNE
Le Temps se mue d'heure en heure.

TESTE VERTE
Le Temps est beau, le Temps est let,
En ung estat point ne demeure[29].

---

27 Erasme de Rotterdam, «Préface», in *Eloge de la folie*, éd. de Claude Blum, André Godin, Jean-Claude Margolin et Daniel Ménager, Paris, Robert Laffont, 1994, «Bouquins», p. 10.

28 [Sottie du Monde] (*op. cit.*, vv. 7-8).

29 *La Sottie des sots triumphans* (*op. cit.*, vv. 311-314). Le personnage de Fine Myne enchaîne: «Mais nonobstant, je vous asseure / Que les sotz ont tousjours le Temps» (*Ibid.*, vv. 315-316); mais c'est pour aller boire après la fin de la pièce.

Du changement dont le présent peut être porteur, on ne retient que l'aspect négatif: la mutabilité est placée sous le signe de la tromperie autant que de la stérilité, puisque tout «faire», dans le temps, se trouve invariablement anéanti par un «défaire». Le présent n'est que la dégradation d'un monde qui ne supporte pas d'amélioration par adjonction de nouveauté. Contre la fixité rassurante du bon temps passé, le monde de «maintenant» n'offre donc qu'un terrain instable.

Dans ce cadre, il n'est pas surprenant de constater que les forces nouvelles sont au service du pire et s'inscrivent dans un processus de dégradation qui ne connaît pas d'arrêt:

> Il n'est rien pire soubz la nue
> Que gens nouveaulx de maintenant[30].

C'est le personnage de Monde lui-même qui prononce cet arrêt, lui qui parce qu'il demeure «vraiment» sous la «nue», est le mieux placé pour en témoigner. Si on le croit, les «gens nouveaulx», en dépit de leur appellation, seraient ainsi loin d'être les premiers. Au contraire, ils s'inscriraient dans la longue lignée de ceux qui *ont été* nouveaux, et dont ils ne seraient que le dernier, et malingre, rejeton. On le voit, à chaque époque, à chaque «maintenant», ses «gens nouveaulx»; avec pour corollaire que le «nouveau de maintenant» est nécessairement pire que le «maintenant» devenu «hier», ce qui revient à dire qu'il n'est de bon «maintenant» que passé.

«TOUSJOURS VIENDRA PIS QUE DEVANT»[31]

Mais il se peut parfois que les personnages des soties, durement maltraités par le «Temps qui court», se penchent vers un ailleurs d'espoir et attendent l'arrivée de Bon Temps, toujours imminente comme l'exigence du désir qui la suscite[32].

---

30 *Les gens nouveaulx* (*op. cit.*, vv. 227-28).

31 *Ibid.*, v. 341. Et encore: «Conclusion: toult va de mal en pire» (*Sottie nouvelle de l'astrologue*, *op. cit.*, v. 10); «Le monde devient toujours pire; / Je ne sçay que sa fin sera» ([Sottie du Monde], *op. cit.*, vv. 110-111). C'est évidemment un lieu commun qui déborde le théâtre et qui est de toutes les époques.

32 Pour une analyse de ce personnage et de ses occurrences, voir: Colette Beaune, «Roger Bon temps, type populaire ou reflet d'une propagande», *Réforme, Huma-*

Personnage folklorique, allégorie de toute fête, Bon Temps (ou Roger Bon Temps) représente au théâtre le temps révolu du bonheur ancestral, ainsi que le retour souhaité de la bonne saison. Son moment privilégié est alors le mois de mai avec ses promesses de récoltes futures. Mais le Bon Temps souhaité peut être aussi celui d'un bon gouvernement ou de la paix, gages d'abondance, ardemment désirés et dont on attend la venue à toute époque de l'année. C'est ce qui se passe dans la plupart des soties qui font appel à ce personnage, dont la manifestation sur scène demeure pourtant très rare et toujours fugitive. De lui, on attend avant tout un répit, un soulagement au milieu de nombreuses difficultés et amertumes, et son apparition n'est jamais conçue autrement que comme un retour, celui d'un passé idéalisé, patrie d'une impossible plénitude : un ailleurs bucolique qui prend des allures d'âge d'or. On le voit, tout comme le présent, le futur ne possède pas de valeur positive en lui-même. Il est désiré et invoqué seulement à condition qu'il se présente comme une réplique du passé, un retour plutôt qu'un avènement.

De cette manière Bon Temps semble bien incarner une dégradation, presque une destruction, du mythe de l'âge d'or. Car pour pouvoir parler de cet âge révolu, il faut précisément que personne ne l'ait vécu, pas même l'espace d'un instant. Si bien que le passage, même fugitif, de Bon Temps sur scène, interdit pour toujours aux soties de devenir le lieu d'une utopie « noble » en les cantonnant dans l'éphémère de la fête et de l'exception[33]. On comprend mieux alors que le propre de ce personnage est d'être transitoire, et que toute tentative de le garder est destinée à l'échec. D'ailleurs, à la différence de Mardi Gras, Bon Temps n'a même pas de pays de Cocagne où se retirer[34]. Tout ce qu'on peut faire alors est de se réjouir de l'instant qui passe ; quant à demain, c'est une autre histoire.

---

nisme, Renaissance, 11, 1980, pp. 25-29 ; Jean-Louis Roch, « Le roi, le peuple et l'âge d'or : la figure de Bon Temps entre le théâtre, la fête et la politique (1450-1550) », *Médiévales*, 22-23, 1992, pp. 187-206.

33 La pastorale et, d'une manière un peu différente, les entrées royales, font un usage politique de l'âge d'or en associant le mythe à la satire.

34 Voir le *Testament de Carmentrant* de Jean d'Abondance, in Jean-Claude Aubailly, *Deux jeux de Carnaval de la fin du Moyen Age*, Genève, Droz, « TLF, 245 », 1978, vv. 247-259 ; signalé par J.-L. Roch, *op. cit.*, p. 193.

Sotz ont le temps, quoy qu'il en soit
Il est sot qui ne l'aperçoit
Quant folie se demaine;
Roger le scet, Bon Temps le voit,
Ainsi soit, à tort ou à droit,
Il passe la sepmaine[35].

Seuls les sots peuvent se permettre d'avoir du Bon Temps quand ce n'est pas le moment, mais le prix à payer, ce sont les oreilles d'âne. Pour le reste du monde, en revanche, l'attente risque d'être longue:

Quant reviendra-t-il le bon temps?
Quant chascun aura ses souhais[36].

Paradoxalement, les seuls personnages qui se lancent dans un programme de réforme du monde, ce sont justement ces «gens nouveaulx» dont on connaît par ailleurs les funestes intentions. Mais, lorsque on écoute la teneur de leurs discours, on ne peut s'empêcher d'être déçu:

Faisons oyseaulx voller sans elles,
Faisons gens d'armes sans chevaulx:
Ainsi serons nous gens nouveaulx[37].

Ces vers à l'allure de menus propos semblent donner voix à un projet ambitieux: il ne sera plus nécessaire d'avoir des ailes pour voler, pas plus qu'il ne sera indispensable aux gens d'armes d'avoir des chevaux, supports de leur puissance offensive. Toutefois, mettre en relation ces deux propositions, signifie implicitement affirmer que l'existence des gens d'armes sans chevaux est strictement impossible, tout comme l'est celle d'un oiseau sans ailes (qui cesserait alors d'en être un). Dès la première ligne, donc, ce programme porte en lui-même la marque de son inanité, en une sorte d'aveu indirect que la fin du discours, en émettant le souhait de l'abolition de la maladie et, par là, de la mort, vient confirmer:

---

35 *Farce nouvelle et fort joyeuse a trois personnages* (*op. cit.*, vv. 7-12).

36 *Dialogue de Mallepaye et de Baillevent* (in E. Fournier, *op. cit.*, p. 120). Roger Bon Temps est lié aux genres des «souhaits» et des pronostications bouffonnes. Voir J.-C. Aubailly (*op. cit.*, pp. 87-90).

37 *Les gens nouveaulx* (*op. cit.*, vv. 40-43).

Faisons que tous les medecins
Parviennent tousjours en leurs fins
Et qu'ilz guerissent de tous maulx :
Ainsi serons nous gens nouveaulx[38].

Une lecture obscène du premier passage, plus que recevable (« voler sans elles » signifie aussi l'acte sexuel[39]), ne peut d'ailleurs qu'aggraver la veulerie de cette réforme, qui ne sera jamais effective. Il en résulte que la valeur de la nouveauté annoncée est compromise, puisqu'elle vient entièrement coïncider avec celle, relative parce qu'éphémère, de la trouvaille dans laquelle elle s'énonce. La révolution annoncée n'est qu'imaginaire et ne dure que le temps de la représentation.

En guise de commentaire ironique, le refrain sonne à chaque fois le glas des projets qu'il clôture. Lieu d'une scission incurable, il sanctionne, au cœur même de l'énonciation, l'impossibilité de joindre le maintenant au demain : les « gens nouveaulx » ne le *seront* « vraiment » jamais. Le futur de leur refrain se montre aussi absurde que leur programme : il est le lieu d'un avenir entravé, mort-né ou à demi-mort, comme certains animaux des fatrasies dont les menus propos sont les lointains héritiers.

LA FAIM DU DÉBUT

Cependant, ce pessimisme diffus est en conflit avec l'autre grande occurrence du mot « nouveau » dans les soties. En se faisant l'écho du

---

38 *Ibid.*, vv. 68-71. Dans la sotie des *rapporteurs* (*op. cit.*), les sots font un inventaire comparable de faits irréalisables qu'ils présentent comme advenus. Dans les *Moyens tres utiles...pour... faire en brief revenir Bon Temps* on peut lire : « Quand les boiteux iront tout droict, / Ou les aveugles clair voirront [...] Bon Temps viendra sans reculer / Pourveu qu'on ne l'empesche au pont », et on y annonce aussi la fin des maladies (Anatole de Montaiglon et James de Rothschild, *Recueil de poésies françoises des XVe et XVIe siècles*, 13 vol., Paris, P. Jannet-P. Daffis, « Bibliothèque elzévirienne », 1865-1878, t. IV, pp. 139-140 et p. 144).

39 Giuseppe Di Stefano, *Dictionnaire des locutions en moyen français*, Montréal, CERES, « Bibliothèque du moyen français, 1 », 1991, p. 12. Voir aussi : « Le Premier : Il fault rapporter sans nul bruit / Quelques choses de [ ] merveilles : / J'ay veu voller sans avoir elles » (*Sottie des rapporteurs*, *op. cit.*, vv. 283-285). Et encore : « Croquepie : Se l'en povoit voller sans elles, / On desnicheroit mainte pie » (*Les Vigiles de Triboulet*, *TREP*, X, vv. 24-25).

désir du public, les chefs des sots réclament très souvent des « propos nouveaulx », dont ils raffolent :

LA BAZOCHE

J'espere d'eulx ouyr propos nouveaulx
Qui causeront plaisir a noz cerveaulx[40].

LE PRINCE

Et je te suppli par amours,
Dy quelque chose de nouveau ![41]

PROPTER QUOS

Mes sotz, de bon cœur je vous prie,
Resjouyssez la compagnie
De quelques rapors tous nouveaulx[42].

Toujours sur la brèche, aux prises avec le changement, les sots se présentent comme des experts en paroles nouvelles. Car, éclairés par leur folie, ils savent non seulement voir du nouveau, mais aussi, et à tout moment, l'entendre. Vidés de tout bon sens, ils sont les réceptacles des voix qui parcourent la surface du monde, les villes et les rues[43].

---

40 *Sottie pour le cry de la Basoche* (*op. cit.*, vv. 26-27).

41 *Farce nouvelle et fort joyeuse a trois personnages* (*op. cit.*, vv. 184-5) ; suit un « menu propos ».

42 *Sottie des rapporteurs* (*op. cit.*, vv. 127-129). Voir aussi : « Le General : « Sus, mes sotz, a mont et a val, / A il rien de neuf au surplus ?» (*Sottie de sots qui remettent en point Bon Temps*, *op. cit.*, vv. 153-154) ; « Conte nous quelque cas nouveau » (*Les trois Galans*, *RGS*, t. III, XXXI, vv. 54) ; « Et puis, qui a il de nouveau ?» (*Sottie des Sotz fourrez de malice*, *op. cit.*, vv. 86) ; « S'ung peu vous me donnés a boyre, / J'en eusse ung peu meilleur memoyre / Pour vous racompter des nouvelles », « S'aucunement riens vous scavés / De nouveau, au moi[n]s que j'en sache » (*Sottie de Trote Menu et Mirre Loret*, *TREP*, XIII, vv. 14-16 et vv. 69-70) ; « Croquepie : Qu'est il de faire ? / Sotouart : Estre joyeulx / Et dire toute nouveaulté » (*Les Vigiles Triboulet*, *op. cit.*, vv. 49-51). Mise en abyme du désir de nouveauté : « Se vous avez rien de nouveau, / Pour Dieu, que point on ne le celle », « Nous demandons jeux plus nouveaux » (*Sottie des coppieurs et des lardeurs*, *TREP*, VIII, vv. 160-61 et 183) ; on demande en fait une nouvelle pièce de théâtre.

43 Il arrive par exemple qu'un sot, en interrompant sans cesse la conversation de deux Galants par des « cris » des métiers de Paris, fasse tout d'un coup surgir des nuances de sens aussi comiques que significatives (*Farce nouvelle tresbonne et fort recreative pour rire des cris de Paris*, *RGS*, t. III, XXIV, pp. 121-148).

Captées par leurs énormes oreilles[44], les paroles en errance tombent pêle-mêle dans leurs ventres pour être aussitôt recrachées par leurs bouches, dans un ordre *nouveau*, un « menu propos » après l'autre.

Ce désir de nouveauté dans le langage, tout en n'étant pas menaçant comme la faim des « gens nouveaulx », n'en est pas moins l'expression d'un appétit vital[45]:

LE PREMIER SUPPOST

De cent milliers de bons propos,
Nostre princesse la Bazoche,
Ayez vous repas et repos[46].

Si les soties condamnent explicitement la faim du monde qui tenaille les « gens nouveaulx », elles aiguisent et apaisent du même geste l'appétit de vie et d'amusement qu'ils sont requis de satisfaire. C'est précisément ce plaisir que promet la nouveauté de l'œuvre invariablement annoncée, et bon nombre de pièces théâtrales affichent, jusque dans leur titre, cette qualité tant appréciée (« sottie nouvelle », « farce nouvelle et fort récréative », « farce nouvelle et très joyeuse »...).

D'autres appétits cependant sont à l'œuvre qui mettent en danger cette satisfaction ludique. Quand c'est Folie elle-même qui a faim, par exemple, elle menace d'engloutir ceux-là mêmes qu'elle nourrit. Principe et promesse de destruction, elle peut se transformer en ogresse de ses propres fils:

---

44 « Sotz estourdiz, sotz assotez, / Que faictes ce que vous voulez, / Eslevez vos oreilles ! » (*Farce nouvelle fort joyeuse a trois personnages*, *op. cit.*, vv. 1-3).

45 Le sot est doté d'un appétit « animal » dès sa naissance: « Comment ! je viens encor de naistre, / Et si suis enragé de faim ? » (*Les Sots nouveaulx, farcez, couvez*, *RGS*, t. II, XII, vv. 43-44).

46 *Sottie pour le cry de la Basoche*, *op. cit.*, vv. 74-76. Nicolas de la Chesnaye rappelle que l'homme désire toujours se nourrir de nouveauté: « Banquet: Le cuer humain doit toujours tendre / A voir quelque nouvelleté / Soupper: A subtilles choses entendre / L'esprit humain doit toujours tendre » (*La Condamnation de Banquet*, *op. cit.*, vv. 100-103). Il est vrai que les personnages qui prononcent ces mots sont des entités négatives, tramant la mort de leurs invités. Toutefois, c'est précisément la constatation de l'universalité de l'appétit vital qui motive la conception de l'œuvre comme nourriture, savoureuse, mais « ordonnee »: « Le Docteur Prolocuteur: L'afection pour occupacion / Ou action de joye et de plaisance / Dessoubz le ciel n'a jamais suffisance [...] Ce nonobstant, pour leur donner [aux yeux et aux oreilles] / Quelque breve refection, / Avons [biens] voulu ordonner / Aucune compilacion » (*Ibid.*, vv. 10-12 et 20-23).

Mes treschiers anffens, quant vous voy,
Mon estommac sans divertir
Est ouvert pour vous englotir,
Tant aprochez de ma nature[47].

Cette faim d'ailleurs en appelle une autre, contre laquelle il est vain de parler et de s'agiter: «Mors, qui par mors veult toute vie mordre»[48]. C'est bien elle la plus grande dévoratrice, dont Folie n'est qu'une messagère. C'est elle qui finira par emporter tout le monde, acteurs et spectateurs évidemment compris, comme le préfigure la *Danse Macabre*, où, après avoir visité la société tout entière, la Mort vient cueillir le fou en dernier[49]. Nul doute en fait que, sur scène, Ordre, Chacun et Tout le monde, peuvent cohabiter et se battre avec le Sot, mais seulement tant qu'il y a le Temps.

Mais le «nouveau monde» des sots, s'il peut s'écrouler, comme on l'a vu, sous le poids de leurs vices, qui sont ceux de tous, est capable aussi de se renouveler par une invention verbale incessante et débridée. Le jeu théâtral, en tendant au public un miroir déformant et grotesque, suspend dans un moment ludique la course de l'humanité vers la mort. Parce que pour retarder l'inexorable décadence du monde on ne peut qu'essayer de dire, et aussi de contredire, son vieillissement, inlassablement, par des mots nouveaux.

Le paradoxe veut que celui qui peut le mieux assumer cette nouveauté, est le même en qui le péché et la mort ont gravé les marques les plus profondes. Car le sot possède une façon toute particulière d'être neuf: il l'est par sa folie. Seul le fou peut ignorer le bon sens, la morale et les règles du langage. Seul le fou peut se permettre de prendre un tamis pour passer le temps interminable de son exil[50]. Enfant du

---

47 *Folie des gorriers* (*op. cit.*, vv. 371-74). Le double sens de «nature» (aussi sexe de la femme) n'infirme pas notre lecture.

48 Eustache Deschamps, *Œuvres complètes*, 11 vol, éd. du Marquis de Saint-Hilaire, puis de Gaston Raynaud, Paris, «SATF», 1878-1903; New York, Johnson Reprint, 1966, chanson r. n° 323, t. III, pp. 18-19.

49 C'est le cas de la *Danse macabre* de Guyot Marchant (1485) et aussi de la *Danse macabre des Femmes* (1491).

50 Marchandise et Mestier se saisissent d'un tamis pour «passer le temps» (*Farce nouvelle à cinq personnages, à savoir Marchandise et Mestier, Pou d'aquest, le Temps qui court et Grosse Despense* (*Ancien théâtre françois, op. cit.*, t. III, pp. 249-266). L'expression est reprise et développée par Rabelais (*Gargantua*, XXII; *Cinquième Livre*, XXI).

« monde à l'envers », son « innocence » lui permet de voir et de faire du neuf à partir des formules les plus frustes et éteintes de la langue, et de devenir, par là, une source possible de création poétique. Car, sur fond de monde qui court à sa perte, quel autre que le fou peut vivre comme un enfant ? Digne fils d'une époque qui ne cesse de contempler lucidement son déclin, qu'elle pense inexorable, le sot est un enfant « vieux »; davantage, il est « le plus vieux », puisque son âge est celui même de l'humanité.

Tout comme leurs confrères, les «*maraux enchesnez*»[51], condamnés pour avoir voulu s'emparer frauduleusement des biens mondains, les sots se découvrent être les forçats de la nouveauté et destinés à le rester aussi longtemps que le monde durera[52]. Pour eux ce n'est pas un secret que « Jeu nouveau couste a qui l'aplicque »[53].

DE NOUVEAUX « GENS NOUVEAULX » ?

Grandgousier, préoccupé de voir son fils Gargantua « fou, nyais, tous resveux et rassoté »[54] sous l'effet de l'enseignement arriéré de Maistre Jobelin, son pédagogue, prend conseil auprès d'un ami. Celui-ci lui propose de constater « quelle différence y a entre le sçavoir de voz resveurs matéologiens du temps jadis et les jeunes gens de maintenant », en devenant le témoin de la confrontation entre Gargantua et Eudémon (« Le Fortuné »), jeune page de douze ans, instruit selon des méthodes modernes, « tant bien testonné, tant bien tiré, tant bien espousseté, tant honneste en son maintien, que trop mieulx ressembloit quelque petit angelot qu'un homme ».

Comme prévu, Eudémon remporte l'épreuve. Son savoir, sa sagesse, son élégance font cruellement ressortir l'abrutissement dans

---

51 *Farce des Maraux enchesnez* (*FLO*, XLII, pp. 327-332).

52 Pour une analyse du « dervé » comme image de l'auteur et sur les rapports douloureux de celui-ci avec un père trop encombrant, voir: Roger Dragonetti, « Le Dervé-Roi dans le *Jeu de la Feuillée* d'Adam de la Halle », *Revue des langues romanes*, 95, 1991, pp. 115-135.

53 *Farce nouvelle a cinq personnages, c'est assavoir: troys Brus et deulx Hermites* (*RGS*, t. III, XXII, v. 301).

54 Rabelais, *Gargantua*, XV, in *Œuvres complètes*, éd. de Jacques Boulanger et Lucien Scheller, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1955, pp. 49-50, ainsi que pour les citations suivantes.

lequel Maistre Jobelin a plongé Gargantua. Son discours, il l'a «proféré avecques gestes tant propres, prononciation tant distincte, voix tant éloquente et languaige tant aorné et bien latin, que mieulx resembloit un Gracchus, un Cicéron ou un Emilius du temps passé, qu'un jouvenceau de ce siècle».

L'heureux Eudémon, né dans un «maintenant» pacifié dans lequel le «temps passé» revit dans le présent, saute par-dessus le Moyen Age et se défait du même coup de cette vieillesse précoce qui fait de Gargantua un «fou rassoté». La nouveauté qui permet une telle renaissance est assurément d'un autre ordre que celle dans laquelle se débattent encore les sots à l'époque de Rabelais: réconciliée, elle renaît et déploie ses effets non seulement dans une parole nouvelle, mais encore dans une confiance en un monde nouveau, nullement éphémère et non plus à refaire.

Patrizia ROMAGNOLI
Université de Genève